

CHEICK MODIBO DIARRA

NAVIGATEUR INTERPLANÉTAIRE



*L'extraordinaire aventure
d'un enfant du Mali
parti à la conquête de Mars*

ALBIN MICHEL ■

02 67 26402

92

Cheick Modibo Diarra

en collaboration avec Jacqueline Rasoul-Douval

NAVIGATEUR INTERPLANÉTAIRE

2002 - 17649

L'extraordinaire aventure
d'un enfant du Mali
parti à la conquête de Mars

Albin Michel

8
3

U.S. GOVERNMENT PRINTING OFFICE

UNITED STATES GOVERNMENT

8827A 1005 01 JO-JB
Cheick Modibo Diarra

en collaboration avec Jacqueline Raoul-Duval

NAVIGATEUR INTERPLANÉTAIRE

L'extraordinaire aventure
d'un enfant du Mali
parti à la conquête de Mars

Albin Michel



DL-04 10 200 1 41688

*Livre publié à l'initiative
de Jacqueline Raoul-Duval*

NAVIGATEUR INTERPLANÉTAIRE

*L'extraordinaire aventure
d'un enfant du Mali
parti à la conquête de Mars*

© Editions Albin Michel S.A., 2000
22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN : 2-226-11115-8

*À mes enfants,
Binta-Marianne et Moussa Bel-Hadj,
à tous les enfants du monde.*

000000000 000000

Publié par la Librairie
de Jacqueline Masson-Duval

A nos enfants
dans l'attente de l'été
à la fin de l'année de travail

© Editions Les Muses S.A., 1982
21, rue Marguerite, 77120 Meaux

www.editionslesmuses.fr

ISBN 2-85511-110-9

Comme si c'était hier

« Ne jamais se coucher avec son ombre ;
Ne jamais quitter un endroit en empruntant
le même chemin qu'à l'aller ;
Ne jamais regarder derrière soi
par-dessus son épaule. »

Règles de vie bambara

- Les jeunes se trouvent dans une situation
de grande difficulté en matière de logement ;
ils sont souvent obligés de louer dans des
logements insalubres et cher ;
- l'absence de services sociaux ;

Il y a de plus en plus de jeunes

Comme si c'était hier

Je le revois comme si c'était hier : menaçant, s'avancant vers nous d'un pas lourd. C'était un homme d'une taille impressionnante dont l'apparence, les manières, la voix et les propos insensés nous terrifiaient.

Il marchait en brandissant des coupe-coupe, tel un chevalier de l'Apocalypse, engoncé dans son extravagante armure et coiffé de son vieux chapeau de berger. Il avait pris cette habitude d'accrocher à son boubou des fragments de métal, des morceaux de bois, des lambeaux de tissus, de bouts de verre et de poterie qu'il ramassait dans les rues ; cela lui faisait une carapace pesante, volumineuse et qu'on aurait dit vivante, car elle paraissait changer de couleurs et de formes, et bruissait comme une sorte de grand mobile à chacun de ses pas.

Son vêtement, chargé de toute cette bimbeloterie, était devenu aussi raide qu'un tronc de fromager. Ne pouvant plus se baisser pour ramasser ce qu'il trouvait sur son chemin, Mamadou se servait de ses orteils qui, telles des pinces, saisissaient ce qui avait attiré son regard. Puis son pied élevait les prises à la hauteur de la main.

Dès que nous l'apercevions, nous lui criions : « Mamadou Fato, tu as manqué la foire ! » Et Mamadou-le-Fou entrait en rage et nous poursuivait en faisant tournoyer ses lames tandis que nous courions à perdre haleine nous barricader chez nous.

Un jour qu'il m'avait emmené en promenade avec

nos cousines, Sidi, mon frère aîné, me fit asseoir — j'étais alors un bambin — dans un de ces mortiers où l'on pile le mil. C'est alors que du bout de la rue surgit Mamadou. Mes cousines s'enfuirent aussitôt en poussant des cris. Mon frère voulut me soulever du mortier et m'emporter dans ses bras, mais plus il tentait de m'en arracher, plus je m'y enfonçais. Il surveillait d'un œil la progression de Mamadou, et quand il le vit à quelques pas de nous, pris de panique, n'arrivant pas à m'extirper de ce maudit mortier, il m'abandonna et courut se réfugier dans la maison la plus proche.

Mamadou fut devant moi. Il me dévisagea. À sa grande surprise, je ne me mis ni à crier ni à pleurer. Selon le témoignage de ceux qui observèrent la scène, il leva alors les yeux au ciel et de son couteau fit le geste de me trancher la gorge. Puis il me regarda de nouveau, secoua la tête et s'éloigna.

Aujourd'hui, en songeant à cet épisode vieux de plus de quarante ans, je me dis que mon instinct m'a poussé à lui sourire. Ou, plutôt que mon instinct, la confiance illimitée que j'avais dans les adultes. Et que je dois ma vie à cette confiance et à ce sourire.

Du jour de ma naissance, le 21 avril 1952, à celui au cours duquel, ce terrible 2 février 1959, je vis les flammes lécher les murs de notre maison et notre vie voler en éclats, j'eus une enfance heureuse ; je ne saurais rêver enfance plus heureuse sur cette terre d'Afrique dont je suis nourri, qui souffle et vibre en moi, me colle à l'âme et brûle ma peau.

Binta, ma mère, qui pourtant ne m'a pas enfanté, m'a toujours témoigné un amour absolu, exceptionnel. Ma famille m'entourait d'attentions et vivait en si bonne intelligence que j'ai grandi dans l'assurance qu'aucun mal ne me serait jamais fait : j'étais convaincu que les bénédictions quotidiennes que me prodiguaient les miens me protégeraient de tout danger, et que les fruits de la terre me seraient donnés en partage.

Cette force puisée dans l'amour que j'ai reçu, rien ne pourra la tarir.

J'ai grandi avec une confiance illimitée dans la vie. De là une grande curiosité, et un goût indéracinable pour l'aventure et les voyages : assuré de mes arrières, je me sens de partout et de nulle part, je suis à l'aise où que j'aille et je suis prêt à partir à tout moment. Surtout pour Mars dont les splendides photos tapissent mon bureau de la Nasa.

À Hawaii, un jour que nous cherchions un titre à ce livre, l'une de mes amies a lancé : *Traveller Cheick* — Cheick est mon premier prénom.

Traveller Cheick ! Le jeu de mots me convient à merveille. Pourtant, j'ose à peine cette confiance : j'ai peur en avion, aujourd'hui plus encore qu'à mon premier vol, malgré, ou à cause ? de nombreux tours du monde. Mais plus grande que ma peur, la joie toujours nouvelle de découvrir au petit matin une ville qui s'éveille, avec sa polyphonie particulière de bruits, de couleurs, de parfums, sa lumière, sa culture, ses habitudes, sa vision du monde, ses beaux quartiers comme ses bidonvilles.

J'ai évolué dans différents milieux, j'ai même fréquenté des bandes de vraies canailles. Je l'ai été moi-même, après ce terrible 2 février que j'évoquais, mais je n'ai jamais appartenu ni à un groupe ni à un parti, car j'ai toujours déploré le dogmatisme sous toutes ses formes, politique, philosophique ou religieuse.

Je dépends beaucoup plus de mes intuitions et de mes instincts que de mes analyses, curieux aveu pour un navigateur de l'espace, car je crois que l'expérience que l'humanité a acquise au cours de sa longue histoire s'est accumulée quelque part en nous et que nous pouvons y accéder à tout moment pour y puiser les données dont nous avons besoin à l'heure des décisions. Cette faculté de se brancher à ce réseau s'apparente à la démarche que nous faisons lorsque nous pénétrons dans une

bibliothèque. Plus nous la fréquentons, plus nous saisissons les rouages de son organisation. Enfin familiers des lieux, nous trouvons en quelques secondes la cote de l'ouvrage que nous voulons consulter.

Dès mon enfance, j'ai associé à chacune de mes activités quotidiennes, à chacun de mes jeux ou de mes découvertes des odeurs, des sons, l'expression d'un visage ou d'un regard, la tonalité d'une voix, une sensation de chaleur ou de froid, de plaisir ou de crainte, d'attrance ou de retrait, de confiance ou de méfiance. Et le soir, après le dîner, lorsque se formait le cercle d'enfants et que nous nous mettions à bavarder, les sensations que j'avais accumulées me revenaient et chacune, précise, me faisait revivre intensément ce que j'avais ressenti durant la journée. C'est ainsi, je crois, que ma mémoire a commencé à se structurer.

À chaque croisée de chemins, de manière instinctive, je me réfère, comme à une banque de données, à des impressions déjà répertoriées qui se combinent entre elles et font naître en moi un état d'âme qui me permet de choisir la direction la plus conforme à mon désir, à mon caractère, à mes aptitudes.

Je fais confiance à la nature qui, à sa manière, me guide en semant sur ma route de petits cailloux, chacun porteur d'un message que je prends le temps d'enregistrer. De même que le sont les expressions, les propos, les gestes de ceux et celles que le hasard met sur mon chemin : un visage gai, triste ou tourmenté me fait sentir les plaisirs ou les difficultés qui pourraient m'attendre si je naviguais sur tel segment de route, plutôt que sur tel autre. Et la chance, tel un vent propice, m'a toujours permis d'avancer. Plus je regarde en arrière, plus je découvre — quelle chance ! — que je suis né d'abord et avant tout sous le signe... de la chance.

Mais commençons par le commencement.

Au commencement était la famille. Et l'Afrique. Indissolubles.

Première partie

Les racines africaines

Mon père, M. Albert Kékoula, est né à Niakhar, ville du Sénégal, le 21 avril 1902.

La famille de la maternelle indiquait cinq heures du matin et c'était un lundi : je ne voulais tout d'abord rien perdre de la semaine. Les médecins français, Gaston Lévy, me firent un monde et ajoutèrent acte de naissance, j'étais le premier enfant de ma mère, Sa Kadioua, Fouta-Dial, lorsque j'étais trois semaines, elle me ramena à Niakhar, l'année des quatre épouses de mon père qui n'avait pas eu la chance d'enfanter. Ma mère biologique avait écrit Sidi, son frère aîné le qualifiait d'Albi pas son fils. Elle souffrit de ma vaine grande à l'école, au pénal à la lumière d'une autre, car l'absence que me témoignait Sidi et celui que j'éprouvais en ce lieu était d'une intensité telle que ma mère supportait mal d'en être le témoin. Mes relations furent, de ma naissance jusqu'à ces dernières années, marquées de violence et d'incertitude.

Cette pratique ancestrale peut surprendre : l'on fait croire le futur le plus sûr de connaître le créateur et la solution d'une famille où la polygamie est permise par la religion.

Mon père, M. Albert Kékoula, connu de l'administration coloniale jusqu'en novembre 1958 ne resta jamais longtemps au même endroit. Il exerça d'abord

bibliothèque. Plus nous le découvrons, plus nous nous souvenons des rouages de son organisation. Enfin familiers des lieux, nous prenons en quelques secondes la case de l'ouvrage que nous venons consulter.

Des jours entiers, j'ai travaillé à la recherche de mes autres qualités, à l'écart de mes yeux et de mes doigts, à l'écart de mes idées, de mes expressions, de mes images et de mon regard, à l'écart de mes voix, de mes gestes, de mes attitudes, de mon air de visage, de mon air de bras, de mon air de cravate, d'attaches de ce genre-là, de ma façon de parler, de ma façon de se tenir. Et le soir, après le dîner, lorsque se formait le cercle d'entraide et que nous nous mettions à bavarder, les sensations que je ressentais m'émerveillais et me stupéfiait. Et chaque soir, au lit, me laissais impressionner ce que l'âme avait durant la journée. Un soir aussi, je crois, que ma mémoire a commencé à se réveiller.

À chaque passage de chambre, de manière instinctive, je me rappelais ce que j'avais à me rappeler de changer, à des impressions des perceptions qui se combinaient entre elles et mettaient ensemble un tas d'images qui me permettaient de choisir la direction la plus sage à mon égard, à mon caractère, à mes attitudes.

Je fais confiance à la nature qui, à sa manière, me guide en meant sur ses routes de grands cailloux, pierres poreuses d'un message que je perçois le temps d'un instant. De même que le soleil, les impressions, les perceptions, les gestes de ceux et celles que le hasard met sur mon chemin : un visage qui, avec un moment de l'air me présente les phrases ou les difficultés qui m'empêchent de comprendre et le navigant me se présente un visage, un geste que sur tel geste. Et je change, tel ou voit penser, et à toujours permis d'avancer. Plus je regarde les choses, plus je découvre — quelle chance ! — que le ciel ne d'abord et ceux qui, avec le soleil, de la chance.

Mais comment puis-je le croire ?
— Au commencement tout est possible. Et l'attente, l'attente possible.

Nioro

Mes deux mères

Mon voyage a commencé à Nioro, une petite ville du Mali, le 21 avril 1952.

La pendule de la maternité indiquait cinq heures du matin et c'était un lundi : je ne voulais sans doute rien perdre de la semaine. Un médecin français, Gaston Boyer, me mit au monde et signa mon acte de naissance. J'étais le premier enfant de ma mère, Ba Kadiatou. Pourtant, lorsque j'eus trois semaines, elle me remit à Binta, l'aînée des quatre épouses de mon père qui n'avait pas eu la chance d'enfanter. Ma mère biologique avait élevé Sidi, mon frère aîné, lequel n'était pas son fils. Elle souffrit de me voir grandir à l'ombre, ou plutôt à la lumière d'une autre, car l'amour que me témoigna Binta et celui que j'éprouvais en retour était d'une intensité telle que ma mère supportait mal d'en être le témoin. Nos relations furent, de ma naissance jusqu'à ces derniers mois, empreintes de violence et d'incompréhension.

Cette pratique ancestrale peut surprendre ; c'est sans doute le moyen le plus sûr de cimenter la cohésion et la solidarité d'une famille où la polygamie est permise par la religion.

Mon père, Moussa Kirangoba, commis de l'administration coloniale jusqu'en novembre 1958, ne restait jamais longtemps au même endroit. Il exerça d'abord

ses fonctions à Ouahigouya, aujourd'hui au Burkina-Faso, puis à Nioro où je suis né, puis à Kayes où j'ai grandi, et enfin à Ségou, capitale de l'ancien royaume bambara.

Sa taille impressionnante et sa carrure d'athlète contrastaient avec la gentillesse de ses propos et le respect qu'il témoignait à chacun, même aux enfants. Il appartenait à une génération de Bambaras élevés dans ces traditions stoïciennes où l'être l'emporte sur le paraître. Ouvert au débat, il savait écouter l'autre, prendre en considération son point de vue et n'hésitait pas à reconnaître ses torts. Lorsque nous commettions une faute, plutôt que de nous punir ou de nous corriger, il nous expliquait notre erreur. À la différence de ma mère, qui avait la main leste et le fouet cinglant, il ne nous infligea jamais de punitions corporelles. Lorsque l'un de nous l'excédait, il le traitait volontiers de « salopard », l'un des premiers mots de français que j'ai appris, et cette injure constituait la limite de son mécontentement. Il s'imposait l'obligation de nous apprendre à raisonner, et s'ingéniait à faire appel à notre sens moral, à notre civisme.

Comment mon père parvenait-il à maîtriser la force physique qu'il dégageait ? Comment réussissait-il à conserver en toute occasion son calme et le contrôle de ses propos ? Dès mon plus jeune âge, je fus intrigué par sa personnalité, dont la rigueur de caractère n'était pas le moindre aspect. Il ne buvait ni alcool, ni thé, ni café ; il s'interdisait tout excitant, tabac ou noix de kola. À son réveil, il se contentait d'une décoction de feuilles de kenkéliba, une plante médicinale qui pousse dans nos contrées, d'un goût agréable et dotée de nombreuses vertus, en particulier celle de prévenir certaines de nos maladies locales.

Mon père consacrait ses heures de loisirs aux travaux des champs et à la gestion de sa nombreuse famille ; il ne rendait que de rares visites à ses amis, d'ailleurs peu

nombreux. Absorbé par ses responsabilités familiales, il veillait à notre éducation, attentif à nous transmettre ses valeurs et sa foi religieuse. Très croyant, il observait strictement les règles de l'islam et nous mettait en garde contre tous les charlatans dont l'interprétation du Livre ne sert qu'un mercantilisme méprisable.

Dans la tradition bambara, l'aîné des garçons n'est pas élevé au sein de sa propre famille, car, pense-t-on, les parents biologiques ne sont pas les mieux placés pour élever leurs enfants sans faiblesse. Mon père fut confié durant ses premières années à un ancien du clan, Kèlè N'dji, agriculteur expérimenté, d'une moralité exemplaire. Celui-ci n'avait qu'un seul enfant, une fille, Fanta. Kèlè N'dji transmet son savoir au fils dont il avait provisoirement la charge : il l'initia à la culture du mil, du riz, lui apprit à sélectionner les semences, à engraisser la terre, à respecter le cycle des saisons, à fabriquer le « banco », nos briques de pisé, à retaper les murs après la saison des pluies...

Lorsque ce mentor jugea qu'il avait rempli sa tâche, il rendit l'enfant à sa vraie famille. Mon père éprouva un tel déchirement à quitter un lieu et des êtres qu'il vénérât, que cet homme, pourtant si attaché aux traditions, se jura que, le moment venu, il n'infligerait pas une telle souffrance à son aîné.

Son père adoptif mourut l'année où il terminait ses études à Bamako. À l'immense chagrin de le perdre s'ajouta l'inconsolable regret de n'avoir pas eu le temps de lui apporter une aide financière. Toute sa vie, il entoura Fanta d'une attention et d'une affection indéfectibles. Et lorsque naquit sa première fille, il lui donna son prénom.

En 1987, sur le point de s'éteindre, il nous recommanda, une fois encore, de veiller sur cette sœur qu'il n'avait cessé de chérir, et ce fut l'unique prière qu'il nous adressa. Chaque fois que je me rends au Mali, je

passé quelques heures auprès d'elle, et dès qu'elle me voit, elle éclate en sanglots tant je lui rappelle le frère qu'elle aimait.

C'est au lycée que mon père fit la connaissance de celui qu'il considérait comme son meilleur ami. Bel Hady Touré appartenait à l'une des plus anciennes familles de Bamako. Leur amitié dura cinquante-sept ans, et ne se termina que par la mort de mon père, en 1987.

À la naissance de chacun de ses enfants, mon père, en témoignage d'estime et d'affection, demandait à Bel Hady de choisir les deux premiers prénoms du nouveau-né. Cet acte symbolique établit une filiation entre nos deux familles, les liant à jamais. Lorsque pour chacun de nous arriva l'heure de nous marier, ce n'est pas mon père mais Bel Hady Touré qui se chargea d'aller demander la main de la jeune fille que nous souhaitions épouser. Comme si nous étions ses fils.

Sobre, ennemi du gaspillage, mon père dont les ressources étaient modestes ne nous gâtait pas, mais veillait à ce que nous ne manquions pas de l'essentiel. Il nous interdisait de demander à quiconque une pièce de monnaie, un jouet, une friandise, quoi que ce soit, afin, nous disait-il, d'éviter à la personne que nous sollicitons l'embarras de ne pouvoir satisfaire notre désir. Il nous assurait que les parents savent toujours identifier les besoins de leurs enfants, même s'il leur arrive de ne pas y répondre. Nous devons leur faire confiance et nous soumettre à leurs décisions.

Un jour, mon frère aîné, qui voulait aller au cinéma, me supplia de demander deux francs à notre père.

Bien évidemment, celui-ci refusa de me les donner et appela mon frère :

— Sidi, c'est toi qui as envoyé Modibo me réclamer deux francs ?

— Bien sûr que non !

Mon père entra dans une colère dont j'entends encore les éclats ; puis, se tournant vers moi :

— Tu as menti ? Je vais te bastonner jusqu'à ce que tu en meures, quitte à aller en prison ! Mais nul ne pourra dire que le fils de Moussa est un menteur.

Et il ajouta, en français :

— Fous-moi le camp, salopard !

Quand nous fûmes seuls, Sidi m'expliqua qu'il avait été obligé de mentir, sinon il aurait mérité une sévère punition :

— À onze ans je suis responsable de ma conduite, tandis que toi, qui n'en as que cinq, tu ne risquais rien. Tu t'en es sorti à bon compte, conclut-il.

À la tête d'une nombreuse famille, mon père avait élaboré une méthode d'éducation exemplaire. Il avait transmis à Sidi, son fils aîné, les règles de morale et de savoir-vivre qu'il estimait indispensables. Il entendait faire de Sidi à la fois le modèle que nous devons suivre et notre intercesseur. Lorsque l'un de nous commettait une faute, c'est Sidi que mon père convoquait. Il commençait inexorablement son sermon par : « Ton jeune frère, ou ta jeune sœur, a fait... » Et il lui exposait les raisons de son mécontentement, évitant ainsi d'entrer en conflit avec le coupable. Nous l'écoutions, muets et la tête basse, heureux de voir l'orage dévier de notre tête : nous lui étions reconnaissants de nous éviter sa colère directe. Et comme nous aimions énormément Sidi, nous nous efforcions de lui épargner les remontrances qui nous étaient destinées.

Même mon carnet de notes, qu'il fût bon ou mauvais, c'est avec Sidi que mon père le commentait, jamais avec moi. Ce principe d'éducation renforça l'esprit d'équipe et d'entraide qui nous animait et qui constituait le fondement essentiel de son enseignement. Lorsqu'il voyait ses fils et ses filles s'appliquer à résoudre ensemble le problème qui perturbait l'un d'eux, il avait le sentiment

de nous avoir préparés à surmonter les difficultés de la vie. Il nous répétait : « Seul, tu ne peux rien, tu as toujours besoin des autres. »

Avare de ses paroles, il accordait un grand soin au choix des mots. Je me souviens du premier jour où nous nous installâmes à Ansongo. L'un de mes frères, Boubakar, qui a le don des relations sociales, arriva à la maison à l'heure du déjeuner accompagné de cinq garçons de son âge. En entrant dans notre nouvelle installation, il déclara :

— J'ai invité mes amis à partager notre repas.

Or, nous venions d'arriver ce matin même dans cette ville où mon frère n'avait jamais mis les pieds.

Mon père le dévisagea, l'air furieux :

— Il y a quelques heures, tu ne connaissais aucun de ces garçons. Comment en un temps si court t'es-tu fait cinq amis ? Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi.

Ces remarques qu'il nous adressait germaient lentement en nous, et nous nous efforcions ensuite, pour lui plaire, de faire preuve de plus de discernement.

C'est donc à l'âge de trois semaines que je fus confié à Binta, la plus âgée des quatre épouses.

Dès que je sus parler, incapable de prononcer son nom, je l'appelai « Tata », et toute la famille, y compris mon père, prit l'habitude de l'appeler ainsi.

Les relations qui se sont tissées entre elle et moi sont difficiles à décrire car l'amour qu'elle m'a témoigné n'a pas d'équivalent. J'étais, je suis encore pour elle, le bien le plus précieux de la terre. Les soins qu'elle me prodiguait semblaient l'emplir d'une joie sans cesse renouvelée. Elle célébrait dès l'aube le miracle d'avoir enfin un fils tout à elle, sur qui déverser son infinie tendresse. Elle n'eut jamais à mon égard, si répréhensible que fût ma conduite, un geste ou même un mot de colère. Elle se contentait de me regarder sans me sourire, il lui était

impossible de m'infliger la moindre correction, le moindre reproche. L'indulgence qu'elle me témoignait mettait ma vraie mère en furie, et celle-ci me battait de plus belle.

À cause de cette affection exceptionnelle, lorsque je suis aux côtés de Binta, je me sens heureux, complètement heureux, et sa seule pensée me réjouit et m'émeut.

Elle eut pour moi non pas un amour instinctif, un amour étourdi ou désorganisé, mais l'amour qui répondait le plus spécifiquement à ma nature. Elle avait de moi et des sentiments qui m'agitaient une connaissance profonde, immédiate, car je lui confiais chacune de mes pensées. Nous étions si proches l'un de l'autre que nous pouvions communiquer sans qu'il fût nécessaire de prononcer une seule parole. Lorsque l'un de nous deux s'exprimait, l'autre savait infailliblement, à l'inflexion de sa voix, au seul rythme de sa respiration, quel était précisément son état d'esprit. Aujourd'hui encore, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma vie, elle me sert de guide bien que nous soyons à des milliers de kilomètres l'un de l'autre.

C'est à elle que je dois ma joie de vivre, la confiance que j'ai dans les hommes et dans l'avenir. C'est parce qu'elle m'a comblé de son amour et de sa confiance que je me lance si facilement dans de nouveaux projets : j'ai besoin de lui prouver, encore aujourd'hui, qu'elle a eu raison de placer en moi ses espoirs et que je suis digne de l'amour inconditionnel et infini dont elle m'entoure.

Binta refusa d'adopter d'autres enfants, devinant le chagrin que j'aurais eu à la partager. Déjà, lorsque j'entendais les gosses du quartier, que sa gentillesse et sa générosité attiraient comme des étourneaux, l'appeler « maman », non pas conformément à notre tradition mais parce qu'ils espéraient de tout cœur qu'elle les

adopterait, je ne pouvais cacher une vibrante exaspération.

Durant ma toute petite enfance, Binta eut le génie de me faire croire que tout ce qui provenait de moi, à la différence de ceux des autres membres de la famille, étaient des matières précieuses — des diamants, disait-elle. On les lui remettait chaque jour, et elle les conservait, du moins me le laissait-elle croire, comme un trésor qui lui apporterait la fortune. Un matin que je vis l'une de mes cousines jeter mes « bijoux » dans les latrines, j'éclatai en pleurs, chagriné de priver Tata des richesses que j'étais si heureux de lui offrir.

À la mort de mon père, alors que je cherchais des papiers dans l'une de ses cantines, j'ai trouvé une photo d'elle, jeune mariée. Fine, belle à couper le souffle, elle souriait comme elle le fait toujours, me communiquant à jamais le plaisir de sourire et de s'ouvrir à l'autre.

De petite taille, très mince, Binta a la beauté des femmes peules de chez nous. Trop modeste, elle rit plus qu'elle ne parle et je suis toujours frappé par l'intelligence de ses propos. Bien qu'elle ait passé le plus clair de sa vie à Ségou, elle s'exprime encore très mal en bambara, sans doute parce que deux des épouses de mon père parlent le peul.

Je le redis encore : Tata m'a élevé dans la certitude que je recueillerais tout ce que la terre peut offrir de meilleur, mais qu'il me fallait mériter ces présents. Elle a exigé de moi que j'aide ceux qui croisent mon chemin, que je leur témoigne une compassion active. Être digne de son approbation reste le défi le plus sérieux auquel je suis confronté. C'est à son jugement que je mesure mon humanité.

Ma mère biologique, Ba Kadiatou, appartient à cette première génération de Maliennes qui ont accédé à l'éducation et exercé une profession libérale. Infirmière, elle se rendait sur un vélo de dame à l'hôpital où

elle exerçait. Coquette, elle accordait une grande importance au choix et à la confection de ses vêtements. Elle soignait également la décoration de sa chambre. Un vase de fleurs en papier trônait sous sa fenêtre et des assiettes et des soupières multicolores garnissaient sa table.

Chez Tata, il n'y avait presque rien, la chambre était presque nue, aucun bibelot ne l'embellissait, et je souffrais de ce quasi-dénuement. Quelquefois, ne pouvant réprimer la jalousie qui brusquement me mordait, d'un geste brusque du bras je renversais tout chez ma mère, bouleversais son bel ordre. J'avais, je l'avoue, le désir de tout saccager chez elle, et de donner à l'une ce qui appartenait à l'autre.

Je pardonnais cependant à ma mère ce que je prenais pour de la frivolité dès qu'elle nous racontait ou nous lisait des histoires. De nos quatre mères, elle était la seule à nous charmer de ses contes, qu'elle entrecoupait de chansons, habile à prolonger un insoutenable suspense. Aussi, lorsqu'elle n'était pas de garde à la maternité, tous les enfants, à peine terminé le repas du soir, envahissaient-ils sa chambre ou, à la belle saison, la partie de la véranda qui lui était dévolue.

Dans la plupart de ses contes, le héros était un enfant, un enfant valeureux, travailleur, respectueux qui, par malheur, était orphelin ou en butte à une méchante marâtre. Toutes les histoires que nous racontait Ba Kadiatou se terminaient de la même façon : les djinns secouraient le héros, ou l'héroïne, et punissaient la mauvaise mère en châtiant celui de ses enfants qu'elle aimait le plus. Seuls variaient la forme que prenait la punition et le moment où elle fondait sur le coupable tel le feu du ciel. Ba Kadiatou introduisait aussi quelques variations dans ses chansons, mais l'émotion qui nous étreignait était toujours aussi forte. Ces contes pleins d'enfants maltraités nous indignaient d'autant plus que nous vivions dans une famille élargie, heureuse et unie,

où nous jouissions tous d'un égal respect, d'une même considération. Qu'il n'en fût pas de même ailleurs nous remplissait d'effroi.

Dans certaines des fables que ma mère nous lisait, le lièvre, grâce à sa ruse, l'emportait sur la hyène. Cet éloge de la ruse me choquait, me semblait profondément immoral ; comment pouvait-on faire l'apologie d'un être sans scrupule, qui abusait de simples d'esprit ?

Ba Kadiatou n'était pas seulement notre conteuse, c'était aussi notre « médecin » de famille : elle vaccinait les enfants, administrait cachets et comprimés, posait des ventouses, faisait les piqûres. Lorsque nous la voyions venir, une seringue à la main, nous détalions à une telle vitesse qu'elle était obligée de nous piquer durant notre sommeil. Elle veillait également à l'équilibre de notre alimentation, s'assurant chaque jour, au moment où nous partions à l'école, que nous emportions les petits biscuits du goûter. Lorsque je fus interne au lycée de Bamako, je reçus à mon tour les boîtes de lait en poudre et les gâteaux qu'elle confectionnait elle-même.

Elle travaillait énormément, car en dehors de ses fonctions à la maternité, elle assurait à la maison sa part des travaux ménagers tout en subissant les remontrances de ma grand-mère paternelle : cette femme traditionnelle ne pouvait admettre que l'une de ses belles-filles ne consacraît pas tout son temps à ses enfants et sa maison, à l'égal des autres, et encore moins qu'elle déléguât ses tâches à sa nièce ou à une domestique. Entre les deux femmes la tension était forte. Si forte que, bien qu'inavouée, je la sentais, presque palpable, peser sur nous.

Accaparée par son métier et sa famille, ma mère, comme toutes les pionnières, n'avait pas une vie facile ; soumise à de trop nombreuses obligations, elle s'empor-

tait vite, d'où les sévères corrections qu'elle infligeait à l'enfant qui commettait la moindre faute.

Chaque fois qu'elle levait la main sur moi, Tata surgissait tel un dieu vengeur et lui interdisait de me toucher. « Rapporte-moi la bêtise qu'il a commise, mais ne le frappe pas, c'est à moi de le punir, pas à toi. — On sait bien que tu ne le corriges jamais ! » criait ma mère. Et toutes les femmes faisaient chorus : « On va toutes le battre ! » Tata s'affolait, ses mains traçaient des cercles dans l'air, et son trouble était si grand qu'elle s'exprimait en peul, ne sachant comment arracher son fils à leurs griffes.

J'ai déjà parlé de ma chance ; je compte parmi les plus grandes celle d'être né précisément dans ma famille.

Pendant notre séjour à Kayes, où mon père possédait un petit jardin non loin de notre concession, je me souviens que chaque fois que nous nous y rendions, mon frère, mes cousines et moi, sur le chemin du retour, une fois accomplies les menues tâches qu'on nous avait confiées, nous faisons toujours en sorte de vivre des aventures. Il faut dire que la nature conjugait ses efforts aux nôtres. Certains jours nous étions poursuivis dans notre course folle par des essaims d'abeilles, jusqu'au seuil de la maison. Parfois, nous taquinions des passants qui nous chassaient bruyamment, semant la terreur parmi nous.

À cet âge déjà, j'aimais partir à l'aventure, à la découverte de tout ce dont j'étais curieux. Ayant entendu mon frère et mes cousines parler du fleuve, je me suis ainsi mis un jour en route, impatient de le voir à mon tour.

Je partis le matin, de bonne heure. Après des heures de marche hasardeuse, je finis par le trouver, mais je n'avais aucune idée du chemin pour retourner à la maison. Tandis que je cherchais le fleuve, j'avais déjà conscience de m'être perdu, mais cette constatation ne

Les racines africaines

faisait naître en moi aucun sentiment de panique. Je savais que mes parents viendraient me retrouver.

Arrivé au fleuve, je me suis donc assis, et j'ai attendu.

Je dus passer toute la journée sans manger ni boire. Il faisait très chaud et aucun arbre n'ombrageait la rive. Comme je l'avais prévu, à la fin de l'après-midi, je vis enfin arriver mon frère et mes cousines. J'eus bien sûr droit à de longues remontrances à mon retour à la maison, et mon père me fit comprendre que j'avais causé du tort aux autres en leur donnant du souci. Cet épisode n'a fait que renforcer ma confiance dans ma famille et mes liens avec elle.

Ségou

Les quatre cents coups

Lorsque j'eus cinq ans, nous avons déjà déménagé et vivions dans la concession familiale à Ségou.

Ségou, ancienne capitale du royaume bambara¹, est située au bord du Niger. Les murs des maisons, lissés à la main, sont d'un rose vif ; la vie y est paisible, l'animation et la foule se concentrent dans l'enceinte du marché. On compte, dit-on, à Ségou 4 441 balazans : ces arbres majestueux, qui ne poussent que dans cette région, ont la particularité de se couvrir de feuilles à la saison sèche. Selon la légende, l'un de ses arbres, le dernier, bossu, représente la trahison qui s'est glissée parmi les Justes. Mais nul ne sait où elle se cache.

De cette période, je me souviens d'abord que mon père m'envoyait quotidiennement acheter le pétrole qui alimentait nos lampes. Chaque fois que j'y allais, je rencontrais ce genre de garçons qui aiment intimider les nouveaux venus. Dès qu'ils m'apercevaient, ils se précipitaient pour m'interdire de pénétrer sur leur territoire. Un jour que je courais, ma bouteille pleine sous le bras, ils me poursuivirent jusqu'à notre porte.

Mon père me demanda pourquoi je courais si vite. Lorsque je lui donnai la raison, il prit d'abord la bouteille de mes mains, puis :

1. Bambara est une déformation française de Bamana.

— Si quelqu'un te chasse, me dit-il, et que tu t'enfuis, tu ne sauras jamais pourquoi il te chasse. Donc, tu dois immédiatement retourner là-bas et régler ce différend avec ces garçons ; ainsi, la prochaine fois, tu pourras aller tranquillement acheter ton pétrole sans courir le risque de laisser tomber la bouteille, de la renverser ou de la casser.

Je sortis de la concession, rassuré de savoir mon père à quelques mètres de moi. Arrivé près de l'un des garçons, je lus sur son visage le plus grand étonnement : était-ce bien moi qui revenais vers lui de mon plein gré, alors que quelques minutes plus tôt je tentais de toutes mes forces de lui échapper ? Me voir m'avancer résolument vers lui lui causa un choc. Si bien qu'au lieu de m'attaquer il entreprit de palabrer ; il me demanda mon nom, d'où je venais, ce que j'aimais faire. Et c'est ainsi que je nouai des relations avec les gamins du quartier. Nous étions une douzaine du même âge, qui devions grandir ensemble — jusqu'à ce qu'un événement fit voler en éclats nos structures familiales et sociales.

Dans notre maison de Ségou habitaient mon père, ses quatre épouses et leurs enfants, cinq garçons et une fille, plus mon oncle Moktar, le frère de mon père, son épouse et ses quatre enfants, ainsi que mes deux grand-mères, et quelques-unes de nos cousines auxquelles s'ajoutaient un ou deux parents de passage.

J'ai grandi au milieu d'une douzaine d'enfants jouant et se battant ensemble, entourés d'adultes qui malgré les problèmes de la vie quotidienne vivaient en heureuse harmonie, grâce, sans doute, à l'autorité, à l'inflexible morale de mon père, et au prix inestimable qu'il accordait à la cohésion familiale.

Lorsqu'un adulte prenait la défense d'un enfant dont la faute méritait une sévère punition, la colère de mon père aussitôt retombait, il renvoyait le coupable à ses jeux, estimant qu'il devait respecter le jugement d'un membre de la famille même s'il ne le partageait aucune-

ment. Jamais, devant nous, il ne contesta la position d'un adulte.

Il m'arrivait ainsi de courir chez telle ou telle de mes tantes pour la supplier d'intercéder en ma faveur auprès de mon père. Je me souviens en particulier de la fois où j'avais tourné mon lance-pierres contre des poussins qui trottaient derrière leur mère : plusieurs gisaient inertes au milieu de notre cour. Je parvins à amadouer une de mes tantes, et mon père n'osa pas aggraver la sanction légère qu'elle m'infligea.

À vrai dire, je ne garde souvenir d'aucune dispute, d'aucun éclat de colère dans l'enceinte de notre maison. Alors qu'il nous arrivait souvent d'entendre les cris qui s'élevaient dans d'autres maisons.

Chez nous, le respect que se manifestaient les uns et les autres était sans faille. Si une certaine tension était perceptible entre ma mère et sa belle-mère, jamais cependant elles n'échangèrent de propos aigres ni désobligeants ; c'était proprement inconcevable.

Notre maison de Ségou était située à moins de cent mètres du fleuve Niger, auquel elle tournait le dos et dont une maison la séparait.

Elle comprenait divers bâtiments, isolés par deux cours. Dans le premier, qui ouvrait sur une place, logeaient les garçons et mes grand-mères ; le second était occupé par mon père, à gauche, et par mon oncle, à droite ; le dernier enfin, tout au fond, était le domaine des femmes : un univers très animé. Au-dessus d'une longue véranda à laquelle conduisaient trois escaliers de quelques marches, s'alignaient les chambres de mes quatre mères, Ba Kadiatou, Tata, Bambi, Cissé, ainsi que celle de ma tante Fatoumata. La nuit, mon père, ou mon oncle, fermait à clef la porte qui délimitait le domaine des femmes.

Le puits occupait le centre de la première cour. Sur les côtés, s'élevaient les hangars à provisions où s'entas-

Les racines africaines

saient les sacs d'arachides et les haricots, étalés sur des tas de feuilles séchées. Ces feuilles exhalaient un parfum que je humais avec délectation. Roulées ensuite en boules, elles servaient de nourriture aux moutons qui faisaient bon ménage avec les poules.

Nos journées commençaient invariablement avant le lever du soleil.

Nos mères et ma tante assumaient chacune à son tour, deux jours d'affilée, les tâches domestiques : allumer le feu, préparer la bouillie de mil du petit déjeuner, ou du riz au lait caillé. Puis, dans la journée, faire le marché, le déjeuner et le dîner pour plus de vingt personnes.

Dès qu'ils en avaient l'âge, c'est-à-dire vers huit, dix ans, les enfants se voyaient confier la charge harassante de puiser l'eau. La corde nous échappait souvent des mains, nous écorchant la peau, juste au moment où nous allions saisir le seau que nous avions eu tant de peine à hisser, les muscles tétanisés par l'effort, et tout était à recommencer. Puis il nous fallait transporter cette eau à la cuisine. Et, une fois chauffée à la bonne température, aller en déposer de lourds baquets dans chacune des deux salles où l'on procédait à sa toilette.

À l'heure des repas, c'était à nous aussi de présenter à mon père et à mon oncle la calebasse dans laquelle ils se lavaient les mains. Nous allions ensuite chercher la gargoulette et remplissions d'eau fraîche chaque timbale. Dès le matin, on enfouissait cette gargoulette dans un bac à sable abondamment humidifié qui, telle une gangue, la protégeait de la chaleur.

Une fois leurs ablutions et leurs prières achevées, nos parents se rendaient visite afin de se souhaiter une heureuse journée.

Puis c'était le tour des enfants. Une fois débarbouillés,

nos prières accomplies, nous pouvions saluer nos parents.

Je me rendais d'abord chez mes grand-mères, puis chez mon père et mon oncle, enfin je courais chez chacune de nos mères en commençant par Binta, la plus âgée ; mes dernières salutations étaient pour mon frère Sidi. Chacun me prodiguait en retour ses bénédictions — « Que Dieu multiplie les bonheurs de ta journée ! » —, bénédictions qui me remplissaient d'une joie profonde, car elles n'étaient pas une formule creuse, un simple rite de politesse. Le ton avec lequel chacun prononçait ce vœu me donnait chaque matin l'assurance de l'amour qu'il me portait.

Chacun des trois groupes prenait séparément sa collation. Mes deux grand-mères ensemble ; nos mères avec leurs filles ; mon père et mon oncle avec les garçons. Dans le récipient commun placé au centre, chacun puisait à l'aide d'une longue cuillère de bois, mais il n'est pas dans notre tradition qu'hommes et femmes partagent leurs repas.

Je me souviens que mes manières à table déplaisaient souverainement à mon frère Sidi. Il trouvait détestables mes bruits de bouche — la langue que je faisais claquer de satisfaction —, et il s'évertuait à m'apprendre à manger proprement, les lèvres closes.

En l'absence de mon père, il m'arrivait souvent de me mettre à table sans m'être lavé les mains. Lorsque Sidi voyait la bouillie se mélanger à la terre brune dont mes doigts étaient couverts, il éprouvait un dégoût si manifeste que je finis par m'obliger à plus de tenue.

Tous les lundis, dès l'aube, on voyait arriver à la foire de Ségou paysans et artisans de toute la région. Ils s'en retournaient vers leurs villages aux environs de seize heures.

Ces jours de marché, mon père en invitait certains, venus vendre leurs produits, à partager notre déjeuner.

Un jour que nous nous trouvions en compagnie de l'un d'eux, mon frère Boubakar, à l'encontre de nos règles de politesse, fixa l'homme en face. Celui-ci, ne pouvant supporter d'être si insolemment dévisagé, trempa le bout de ses doigts dans le bol de sauce piquante dont il projeta quelques gouttes dans les yeux du gamin, d'un geste prompt.

Boubakar hurla de douleur et, la prunelle en feu, se précipita vers la cour où se trouvaient en permanence des bouilloires pleines d'eau, en fer-blanc ou en plastique de couleur.

Dès que ma mère, mon père et mon oncle partaient pour leur travail, et que Sidi se rendait à l'école, où il était toujours premier, arrivait le moment de nous amuser, pour nous qui n'étions pas encore scolarisés. La rue était notre terrain de jeux. Nous étions environ une dizaine de garçons, et nos jeux variaient en fonction des saisons, et à mesure que nous grandissions. Nous faisons des courses de vitesse autour de la maison. Nous jouions au *bali* avec des noix de karité : gagnait celui qui avait la noix la plus dure, celle qu'aucune ne parvenait à briser. Nous faisons la chasse aux escargots et les délogions de leur coquille pour en faire une toupie que nous appelions le Koté ; il nous suffisait de la tailler en cône, et déjà elle tournait ; il fallait pour cela une certaine dextérité, mais nous étions devenus très habiles de nos mains.

Le *pa kala* consistait à envoyer le plus loin possible une baguette de dix centimètres à l'aide d'un long morceau de bois ou d'une planchette, puis de deviner combien de fois la longueur de la planchette était contenue dans la distance couverte. Si on annonçait un nombre supérieur à la réalité, on perdait tous ses points. Inutile de dire que certains, pour gagner, ignoraient la ligne droite, d'où d'interminables contestations. Il y avait aussi le *m'béri* : on enfouissait dans un trou profond

de vingt centimètres un noyau de mangue, on le recouvrait de terre humide, puis il fallait lancer une flèche en fer et la ficher au cœur du noyau, sans qu'elle dépasse le niveau du sol : elle devait disparaître tout entière dans la terre. Les triches et les batailles étaient sans fin !

Tous ces jeux, qui ne coûtaient pas un centime, nous amusaient prodigieusement ; pourtant ils ont tous à peu près disparu.

Mon père revenait à la maison à midi dix, très précisément.

Avec mon jeune frère Boubakar ou ma sœur Oumou, j'allais à sa rencontre. Dès qu'il nous apercevait, il descendait de son vélo, tendait à l'un sa sacoche, à l'autre sa bicyclette, et nous rentrions ensemble. Il changeait de vêtement, puis nous invitait à partager son déjeuner avec mon oncle. Les adultes s'asseyaient sur des nattes, les jeunes sur de petits bancs. Seuls nos parents et leurs invités, s'il y en avait, parlaient pendant le repas ; les enfants ne prenaient pas la parole et devaient attendre la fin du déjeuner pour se lever, même s'ils avaient terminé.

Mes parents allaient ensuite faire la sieste, pendant que les enfants se mettaient à leurs devoirs ou se tenaient tranquilles pour ne pas déranger ceux qui dormaient.

J'aimais masser les pieds de mon père tandis qu'il se reposait, pour la joie de l'entendre me bénir à son réveil. Souvent aussi, je profitais de ce moment de calme pour aller bavarder avec Tata. Je lui racontais tout ce qui avait émaillé ma matinée et elle me posait quantité de questions sur les jeux auxquels j'avais participé.

Vers 14 heures, nous disposions de nouveaux seaux d'eau pour les ablutions qui précèdent la prière. Puis, tandis que les hommes repartaient au travail, c'était au tour des enfants de se reposer.

■ **CHEICK MODIBO DIARRA** ■

En collaboration avec Jacqueline Raoul-Duval

NAVIGATEUR INTERPLANÉTAIRE

Ils ne sont qu'une poignée sur Terre à exercer le fascinant métier de « navigateur interplanétaire ». L'un d'eux, qui pilote les sondes de la Nasa vers Vénus, Jupiter, le Soleil et Mars, est un Malien : Cheick Modibo Diarra.

Rien ne semblait prédisposer à un tel parcours l'enfant turbulent qui a grandi à Ségou, la capitale des Bambaras, ni l'étudiant de Cachan qui néglige de passer ses examens ou les rate.

Il aura fallu attendre une bourse et l'Amérique pour faire basculer la vie de Cheick Modibo Diarra, passant en quelques étapes des petits métiers de la restauration à Washington à la gloire internationale. Aujourd'hui ambassadeur de bonne volonté de l'Unesco et chargé d'une mission de réflexion sur la réforme de l'enseignement des mathématiques aux États-Unis, il n'a rien oublié de ses racines.

En conteur né, il relate son extraordinaire aventure de la latérite africaine à la planète rouge, bousculant au passage tabous et préjugés et nous initiant au monde fantastique des voyages à travers la galaxie.



© David Atlan.



ISBN 2-226-11115-8
120,00 F TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

